

La patrie suisse

Autor(en): **C.R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 33

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221223>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

faisait au jeune homme de plus en plus féru.

Le dernier jour, il fit effort pour se déclarer, mais n'osa. Dire ainsi, de but en blanc, à une si jolie fille qu'on l'aime, ce n'est guère possible, voyons... Et puis, ce jour-là, le temps manquait. Sa décision fut prise, il demanderait un rendez-vous pour un jour prochain.

Justement sa petite Vaudoise s'approchait. Arsène, s'objurgua, prit son courage et, d'une haleine, dit :

— Mademoiselle, il faut... il faut que je vous revvoie... Ce n'est pas possible de se quitter ainsi, voulez-vous, après-demain, je vous attendrai à Entre-Deux-Villes.

— Oh ! Monsieur, impossible. Il faut que je retourne au plus vite chez nous à Ferlens. Mon mari s'impatiente. Vous comprenez, quand je ne suis pas là, il ne peut pas faire façon de deux gamins !
C. Amstein.

La Patrie Suisse. — En attendant le numéro spécial qu'elle y consacra le 10 août, avec la précieuse collaboration de M. G. de Jongh, la **Patrie Suisse** fait, de nouveau, dans son numéro 899 (du 3 août), une large part au grand événement de la quinzaine : la Fête des Vignerons ; elle offre à ses lecteurs, en grand les portraits de l'éminente cantatrice Madame Berthe de Vigier, et dans son superbe costume, de M. l'Abbé Gaudard ; puis ce sont d'artistiques reproductions de l'album et des cartes postales dessinées par E. Biéler : groupe de cortège, personnages de la noce, armailleurs, tonneliers, chevrier, etc., etc. : une joie pour les yeux. A l'occasion de la fête nationale du 1er août, elle nous montre le champ de bataille de Morgarten, le Chemin Creux et sa Chapelle.

Un très intéressant article illustré est consacré aux appareils de sécurité dont la technique vient de doter les locomotrices électriques pour en permettre la conduite par un seul homme. Voici le portrait du guide Jean Métrailler, récemment mis à l'honneur pour son dévouement, par le Club alpin français. Voici le professeur Léopold Kettin, qui vient de fêter sa cinquantième année d'enseignement. L'Alpe, qui est de saison, est représentée par d'impressionnantes vues de la Pierre Cabotz et de sa fameuse « Dalle », où le 21 juillet, le guide Kohly faillit perdre la vie ; de Salanfe, de la Tour Salière, du col des Esserts, où des éclaireurs ont planté leurs tentes. La Fête fédérale des Musiques, à La Chaux-de-Fonds ; le fameux raid en automobile de M. Henry Vallotton-Warnéry, une désopilante page humoristique de Evert van Muyden, complètent ce beau numéro qui sera très vite épuisé.
C. R.

LE « PUBLICATEUR » AVISE

Le crieur public tend à disparaître, du moins dans les grandes localités du canton. Dans les villages, par contre, on le voit encore parcourant les divers quartiers et s'arrêtant aux carrefours pour annoncer — non sans avoir au préalable secoué sa sonnette ou battu du tambour — une mise de foin ou la « vente des dépouilles d'une vache grasse ».

Pas n'est besoin, n'est-ce pas, pour remplir ce modeste emploi, d'avoir fréquenté un collège ou l'école normale. Il est néanmoins un minimum de connaissances dont on ne peut se passer sans inconvénient, ainsi que vous allez le voir par le récit suivant :

Dans une localité importante de la Broie, le crieur public avait à donner lecture d'un édit communal en 16 points, numérotés en chiffres romains. Ces derniers étaient pour lui autant d'hieroglyphes. Sans se laisser déconcerter pour si peu, notre homme, qui en avait vu bien d'autres dans la vie, se tira d'embarras en lisant son édit comme suit :

- Art. I : arte bâton ;
- Art. II : arte 2 bâtons ;
- Art. IV : arte bâton-cougnet ;
- Art. VI : arte cougnet-bâton ;
- Art. IX : arte bâton-chevalet,

et le tout à l'avenant.

L'ultime article, l'art XVI, devenait ainsi l'arte chevallet-cougnet-bâton.

On devine le succès d'une telle interprétation. A la deuxième lecture, l'auditoire était doublé, et au dernier carrefour, tous les galopins disponibles lui faisaient cortège.

Le récit en farce en fut fait, on l'appela : Bâton-Cougnet.
Janos.



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.

— Je vous cède la place, monsieur. Je suis trop terre à terre et point assez parfaite pour en entendre davantage.

Et ce fut leur dernière causerie.

Naturellement, Marc-Antoine regretta d'avoir ainsi parlé.

— Il faut, observa tante Julie, tourner septante fois sept fois sa langue dans sa bouche avant de l'utiliser, mon garçon, surtout avec des personnes qui sont si différentes de nous autres.

— Mais, maman, pouvais-je deviner ? Ce que j'ai dit là, ne touchait personne des siens, ni elle-même, voyons ?

— Bien sûr, mais, tu sais, elle est malade...

Cette excuse ne convainquit pas Marc-Antoine.

— Elle ne peut pas me souffrir, et voilà tout, fit-il.

— Quelle idée ! Pourquoi te détesterait-elle ?

— Qu'en sais-je ?

— Justement. Et puis, d'ailleurs, que t'importe ? Elle ne t'est rien. Dans quelques jours, ces dames s'en iront et nous ne les reverrons plus.

En disant cela, tante Julie examinait attentivement son fils, tâchant à découvrir si ces mots produiraient, sur lui, quelque impression pénible. Elle ne remarqua rien, mais n'en fut pas davantage tranquillisée.

— Décidément, pensait-elle, c'est heureux que ce séjour touche à sa fin. Toutes ces petites querelles ressemblent trop à des querelles d'amoureux.

Elle se trompait. Jamais Pauline n'avait eu l'idée d'être amoureuse ni de Marc-Antoine ni d'un autre. Or, c'était une fille que les idées menaient davantage que le cœur. D'autre part, elle ne pouvait penser qu'une demoiselle Gerbier, fille de feu l'agent de change, millionnaire, lancée dans le monde parisien, considérât un sieur Dupertuis, ex-instituteur et présentement municipal de Fiermont, autrement que comme un type intéressant, une nouveauté psychologique, ethnographique, même, dont on s'amuse, si possible, et à laquelle on tourne le dos quand elle a cessé de plaire. Elle agissait avec les gens comme avec les choses. Et Marc-Antoine s'était pris à la trop admirer — ce que, très femme et très avisée elle avait dès longtemps remarqué — eh ! bien, tant pis pour lui. Elle n'avait rien fait pour l'encourager, elle ne s'était pas montrée coquette ; et puis, d'ailleurs, eût-elle joué ce jeu-là, qu'elle ne l'eût point regretté. On n'aime jamais bien que soi-même. Pauline connaissait cet aphorisme peu charitable et le pratiquait tout naturellement.

Quatre semaines s'étaient écoulées depuis le jour où « les dames de chez Marc-Antoine » étaient descendues d'automobile devant la porte de la « Croix-Blanche » et huit jours avaient passé depuis que la pluie survenait tout à coup, sans crier gare, avait jeté le désarroi aux Sapinières.

Madame Gerbier, toujours dans la crainte d'une catastrophe, se faisait muette et toute petite, passant son temps, comme de coutume, à crocheter des objets de layette ou à sommeiller dans un fauteuil. Après quarante-huit heures de pluie, le soleil était revenu plus fringant que jamais et l'Alpe, à laquelle cet arrosage exquis avait donné une fraîcheur nouvelle, apparaissait verdoyante et fleurie, comme en un renouveau printanier.

Mais cette magnificence ne parvenait pas à déridier Pauline. Au contraire, si elle eût pu voiler le soleil, assurément, elle l'eût fait ; et toute cette gaité du paysage, toute cette joie des gens et des bêtes, heureux de retourner sur les pâturages, lui semblait autant d'injures personnelles. Déjà, elle avait pensé au départ, mais sans se décider, parce que, vraiment elle n'eût pas su dans quelle direction fuir. L'heure n'était point encore venue de rentrer à Paris, et sans être d'un snobisme étroit, elle n'aurait pour rien au monde consenti à réintégrer le domicile parisien avant la réouverture des théâtres, et des concerts, tout au moins avant la fin de l'automne.

Alors quoi ? La mer ? Elle la connaissait « par cœur ». La montagne ? Elle y était. Et la quitter dans les Alpes vaudoises, pour la retrouver dans l'Oberland bernois, dans les hautes vallées valaisannes ou dans les Grisons, n'était-ce pas blanc bonnet, bonnet blanc ? Le Nord ? Elle n'en voulait plus. Le Midi ? ce n'était pas la saison. Londres ? Des brouillards, merci. En cet instant, un indice, un si-

gne, un geste du dehors eût été le bienvenu. Ce qui lui manquait, en somme, c'était le monde, les gens élégants, les papotages, les toilettes, le hall d'un grand hôtel, les smockings du dîner, le tennis, l'orchestre qu'on entend vaguement, auquel on ne donne aucune attention soutenue, mais dont les flouffous vous bercent à votre insu, très doucement, et font aux parlottes et aux rires, un joli accompagnement, sans, peut-être, qu'elle s'en rendit un compte exact.

Assise sur la galerie, les yeux mi-clos, rêveuse, elle attendait... Quoi ?... Elle l'ignorait.

Mariette vint apporter le courrier. D'une main lasse, indifférente, Pauline mit de côté les journaux, parcourut une demi-douzaine de cartes postales datées de Normandie, de Christiania, d'Ecosse, d'Innsbruck. Petits bonjours d'amies en voyage. Une seule lettre à son nom. Elle l'ouvrit et la lut, accentuant, à chaque ligne la grimace de mécontentement qui la défigurait depuis une semaine.

— Des lettres ? demanda Mme Gerbier.

— Une lettre d'Yvonne, pour moi.

— Et que dit, ma nièce ?

— Petite folle, comme toujours.

— Quelle idée ! Elle est gaie, voilà tout. Elle a le caractère de son père et c'est très gentil, ça.

— Des gens qui voient tout en rose.

— Préférables à ceux qui voient tout en gris.

— Peut-être, mais les verres de mes lunettes ne sont pas optimistes. Je n'y peux rien.

G. Héritier.

Théâtre Lumen. — Exceptionnellement cette semaine, du vendredi 12 au jeudi 18 août, en soirée seulement, au programme du Théâtre Lumen **Princesse Czardas**, merveilleux film artistique et dramatique d'après la célèbre opérette de Kalman, interprété par Liane Haid, Oscar Marion, Imée Raday. Une adaptation musicale sera exécutée par le remarquable trio du Théâtre Lumen. Au programme également **L'estomac dans les talons !** succès de fou-rire en deux parties. Dès vendredi 19 août, reprise habituelle des spectacles cinématographiques.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine du Royal Biograph deux des plus sympathiques vedettes de l'art cinématographique : Pola Negri, dans **Fleur de Nuit**, grand film réaliste et dramatique en 4 parties, et Richard Dix, dans **L'illusion perdue**, grande comédie humoristique et sportive en 4 parties.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4.

Pour encourager l'Épargne, nous bonifions des **Carnets d'Épargne** à 4 1/2 %

AUX AMATEURS !!!
Celui qui aime la campagne,
Le parfum des fleurs, des forêts,
Prend le produit de la montagne,
L'apéritif sain « **DIABLERETS** »

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27

Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.

Mayakosse et Maya Santé, Tommes.

J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLET, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.